

« FOI ET VIE »

Pierre Chazel

89

89

En tout bon sens, pour l'ouvrage de Chazel, que  
j'avais - son d'une étude sur Racine qui  
paraît en épigraphe  
Et bien ! s'il est d'enfer, son malin sur-alle protée ?  
ou je suis né...  
Pour être de malheur en mode de accompli ?

Foi et Vie  
février 25

Les Idées et les Livres

LE PROCÈS D'ANDRÉ GIDE

« Mais je sentais mon cœur plus aride  
que le désert. »

(Symphonie pastorale).

Bien malin qui saurait compter combien de visages  
passent sous le masque inquiétant d'André Gide, et com-  
bien de démons contradictoires se disputent sous la tente  
de Saül ! Toujours les critiques ont eu grand peine à défi-  
nir ce fuyant esprit. Et lorsque l'un d'eux, plus heureux  
ou plus naïf, croyait tenir son André Gide, ce n'était  
jamais celui du voisin. Pareil à ce magicien qui se mul-  
tipliait lorsqu'on lui donnait la chasse, on eût dit que  
Gide se dédoublait, se métamorphosait à l'infini, pour  
dépister malignement ses poursuivants. Que de tour-  
nements cette mobile personnalité a infligés aux amateurs  
de belles définitions, de géométriques formules ! Mais  
enfin, cette année, un chasseur plus tenace, Henri Massis,  
assure qu'il a maîtrisé le vieux Protée aux mille ruses,  
qu'il ne tient qu'à nous de le voir, démasqué, ligotté au  
pilori du tome II de ses Jugements. Approchons-nous, le  
spectacle en vaut la peine. Le père grand-inquisiteur H.  
Massis, brûlant en grande pompe l'immoraliste, « l'héré-  
tique entre les hérétiques », comme Gide s'est nommé  
lui-même : quel superbe auto-da-fé !

Auto-da-fé, acte de foi. C'est bien ainsi que l'entend le  
terrible polémiste de la Revue Universelle. Un critique  
dogmatique passe aujourd'hui pour introuvable. Eh bien !

Henri Massis, c'est superbe, intact, bien vivant, un de ces curieux fossiles comme l'archéologie en exhume dans les couches profondes où dorment Laharpe et Nisard, parmi les grands plésiosaures et les sauriens primitifs. Et n'oubliez pas qu'H. Massis se satisfasse de quelques dogmes au rabais, de quelques loqueteuses théories, telle que l'influence des milieux ou l'évolution des genres. Son système à lui est magnifique, il le protège de pied en cap comme une armure complète, tout à la fois littéraire, religieuse, métaphysique : c'est la doctrine même de saint Thomas, rajeunie pour les besoins de notre siècle anémié, le néo-thomisme, comme on l'appelle. Vous me direz que le Docteur Angélique n'a pas grand-chose à voir dans la littérature contemporaine. Mais pourquoi chagriner H. Massis ? Reconnaissons qu'une foi sincère tend à se manifester dans tous les domaines, à commander tout le cycle des activités humaines, la littérature comme les autres. Les convictions absolues sont les notes énergiques : et voilà pourquoi André Gide sera brûlé.

On voudrait connaître cette farouche doctrine. Mais si elle allume des bûchers, elle ne nous éclaire pas et nous avons peine à comprendre sur quoi se fondent ces *Jugements*. Que peut bien donner, dans les lettres, le réalisme de saint Thomas d'Aquin ? Il faut, c'est H. Massis nous le répète abondamment, revenir à la raison, à l'intelligence, lutter contre les poussées anarchiques de l'imagination et de la sensibilité, restaurer les disciplines de l'esprit. Sans doute. Mais quelle vieille chanson ! Tous les adversaires du Romantisme, Maurras et Lasserre en tête, nous l'ont tant de fois servée ! H. Massis nous enseigne encore que, selon le mot de Ghéon, la littérature « est à la recherche de l'objet perdu », que seule une philosophie du réel, de l'universel le lui rendra. Il flétrit le subjectivisme, le psychologisme, et autres vilaines choses en « isme ». Et, pour achever d

se faire comprendre, il nous offre, comme un énigmatique bibelot chinois, cette phrase de Claudel, où est diagnostiqué le nouveau mal du siècle : « la quiétude incestueuse d'une âme retranchée sur sa différence essentielle ». Cela est limpide, et vous sentez bien que tout commentaire risquerait d'obscurcir cet oracle...

Mais feuilletons plutôt les pièces du procès Gide. Nous verrons H. Massis à l'œuvre. Car, plus qu'un pâle néothomisme, ce qui fait la force de ses *Jugements*, c'est la fougue du polémiste, la passion de l'homme épris d'absolu, rivé dur comme fer à ses partis pris. Malgré les nuées philosophiques dont il aime à s'envelopper, Massis vaut moins par ses idées que par son tempérament. Et ce n'est pas une critique !

\*\*

Et d'abord Gide est accusé d'avoir rompu tout contact avec la vie, avec l'humanité. Seul compte pour lui le moi, et le plus étrange de tous, le sien. Il le sonde, l'interroge, le morcelle à l'infini. Dans ses romans, pas un être vivant, sinon lui-même. Pas une réalité, sinon ce monde intérieur, unique, incommunicable, puis obscur, sur lequel il se penche en tournant le dos à la vie. De là la solitude de son œuvre, amère et stérile comme le sable, le morne désert de cette « littérature de l'homme seul ». Que nous importent à nous, passants, les jeux de cet alchimiste qui quintessencie ses états de conscience, dans l'ombre de son pandémonium !

À ce grief, on pourrait répondre que les classiques, si chers à H. Massis, n'ont pas fait autre chose que d'étudier le moi. Mais il faut bien avouer que celui de Gide leur eût paru « haïssable », ou, pour le moins, indiscret. Car ils ne choisissaient en eux-mêmes que ce qu'ils y trouvaient d'universel, de largement humain, et faisaient silence sur le reste. Ainsi, le souci du réel les protégeait

des aberrations qu'enfante l'esprit livré à lui-même, considéré comme autonome et tenu pour l'unique réalité. Ils n'étaient pas à la recherche du fameux « objet perdu », si malignement égaré par Gide et ses pareils.

Et voici le second crime de Gide : si nous en croyons son accusateur, il n'étudierait, dans l'homme, que ce que nous sommes convenus d'appeler le mal ; son œuvre serait une sorte de manuel de toutes les perversions. Voyez-vous, chez H. Massis, le sophiste montrer ici le bout de l'oreille ? De deux choses l'une : ou Gide a vraiment « perdu l'objet », et alors les chimères qu'il poursuit ne toucheront personne, ou bien le mal qu'il décèle est profondément humain, et, dans ce cas, on ne peut pas reprocher à son œuvre d'être détachée de toute réalité. On démontrera qu'elle est néfaste dans la mesure où l'on reconnaîtra qu'elle est vraie. Mais ici, H. Massis s'esquiverait sans doute par une subtile distinction entre vérité et sincérité. Etre sincère, c'est confesser le fond le plus morbide de soi-même et le justifier, le légitimer en quelque sorte, en l'amenant à la lumière. Etre vrai, c'est n'accepter de soi-même que ce qui est conforme à l'ordre. En somme, ce que l'on reproche à Gide c'est de détruire « l'homme classique », de ruiner la superbe hiérarchie que plusieurs siècles de christianisme et de culture avaient établie dans l'âme humaine. L'édifice était beau, en effet, mais, sous ses robustes fondements, quel grouillement de bêtes impures, dans le marais de l'inconscient ! Nos ancêtres croyaient qu'il suffisait de nier ces monstres pour qu'ils ne fussent pas. A la fois confiants et timorés, ils n'ont pas voulu, hormis Racine, descendre trop bas dans ce cloaque, dans ce cœur humain « creux et plein d'ordures », qu'avait entrevu Pascal. Aujourd'hui, cet ordre classique nous paraît superficiel, nous voulons explorer ces régions souterraines que nous devinons sous notre volonté débile, sous les faux-semblants de nos ver-

tus. C'est la tâche que s'est assignée Gide, après et avec bien d'autres. Il serait aussi vain de le lui reprocher que de faire grief à Bergson de n'avoir plus la psychologie de Descartes.

Mais où Massis reprend l'avantage, c'est lorsqu'il accuse Gide de s'être complu dans cette recherche du mal, de n'avoir aimé, cultivé dans l'homme que ce qui est en révolte contre la règle morale. « Ce fond insoumis et pervers, plein de choses effrayantes, dont il remue la vase, voilà proprement son domaine. Le spécial, l'étrange seul l'intéresse. Il se plaît à l'anormal, aux régions explorées, marécageuses, « riches en danger neuf ». La société des pires lui semble « compagnie délectable ». Ces natures félines, dont l'humanité suspecte a besoin de terres basses et fiévreuses, et autour de qui rôdent des puissances qu'on ne peut définir, ces complexes natures exercèrent toujours sur sa curiosité une étrange fascination. Amour du plus risqué, goût de « tourner autour du scandale, de s'y brûler le bout des doigts », curiosité du mal. « Le mal, dit un de ses héros, ce qu'on appelle le mal, peut être aussi désintéressé, aussi gratuit que le bien. On le fait par luxe, par besoin de dépense, par jeu. »

Sans doute il serait naïf d'identifier André Gide avec ses héros et surtout avec ce compromettant Lafcadio qui, en wagon, jette si allègrement les gens par la portière, pour s'amuser, par « curiosité de soi-même ». Mais pourquoi tant d'indulgence pour ce mauvais compagnon ? Si le cœur humain est plein de monstres tapis dans l'ombre, il est beau de les traîner dehors, mais enchaînés, vaincus, flétris par le grand jour. Au Louvre, sur la toile lumineuse de Delacroix, Apollon criblant les hydres de ses flèches d'or, ce n'est pas seulement un merveilleux mythe solaire, c'est le symbole même de la puissance de l'art. Il est des génies qui peuvent tout dire, parce que la

lumière qu'ils répandent suffit à condamner le mal, en se révélant la face hideuse. André Gide n'est malheureusement pas de ceux-là. Ce fils du Midi craint parfois le soleil. Trop de ces héros louvoient dans une ombre équivoque. Et l'on sent bien que celui qui mène le jeu garde pour eux une secrète complaisance. Ils l'intéressent bien trop pour qu'il puisse les condamner. L'immoraliste surprend Moktir en train de voler : « Mon cœur battit avec force un instant, mais les plus sages raisonnements ne purent faire aboutir en moi le moindre sentiment de révolte. Bien plus ! Je ne parvins pas à me prouver que le sentiment qui m'emplit alors fut autre chose que de la joie. » Comment ne serait-on pas troublé devant cette indulgente curiosité, ce dilettantisme du mal !

\*\*\*  
\*\*

Enfin — et c'est ce qu'on lui pardonne le moins — ce grand voyageur aux pays défendus, exerce sur les âmes un singulier ascendant. Tandis que d'autres écrivains, tel Barrès, monnayaient leur prestige sur les places publiques, Gide, plus secret, attendait son heure dans la solitude, sachant bien que les cultes Jéroboés sont aussi les plus attirants. Et ainsi, il a vu grandir lentement autour de lui une dévotion discrète, mais d'autant plus brillante. Il est devenu une sorte de directeur de conscience ; on a lu son œuvre comme un bréviaire. Des jeunes gens ont demandé à ses sortilèges la révélation de ces richesses intérieures dont on porte à seize ans l'anxieux pressentiment. Il leur a enseigné la ferveur et le détachement, les désirs multipliés et jamais satisfaits et « le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme ». Il leur a montré dans *l'Immoraliste* un homme qui se convertit à cet évangile, et, pour se libérer parfaitement, pour jouir pleinement de soi-même, brise tous les liens, enfreint toutes les règles, sacrifie enfin, dans son inconscient égoïsme, l'être qu'il aimait le plus.

Par le martyre d'Alissa dans la *Porte Etroite*, il leur a laissé entendre que l'immolation de soi-même à un principe supérieur est une duperie, et que, même dans le sacrifice chrétien, l'âme ne cherche qu'à jouir orgueilleusement d'elle-même. Jouir de son âme en la gardant toujours intacte autour de soi, comme un avare son trésor, se prêter, mais ne se donner jamais, préférer à la satisfaction du désir le désir lui-même, voilà la leçon d'André Gide. Il en est de plus viriles, de plus saines. Sous les maximes de cette sagesse, Massis, indigné, entrevoit un pacte avec Satan. « Le démoniaque », c'est le nom qu'il donne, sans hésiter, à Gide. Pourquoi tant de cérémonies ? Ces exorcismes ne feront qu'assembler plus de dévots autour de l'immoralité. Il est tant de gens friands de diableries et prêts à accourir, dès qu'ils flairent une odeur de soufre. Mieux vaudrait, au lieu d'aéréoler l'homme d'un prestige satanique, dire tout simplement qui il est.

\* \* \*

Que notre littérature possède aujourd'hui en Gide son plus grand styliste, qu'il accomplisse le miracle de redevenir neuf chaque jour, et, à la pointe d'avant-garde, de maintenir le culte du vénérable passé, ce n'est pas ici le lieu de le dire. Nul, au surplus, ne conteste l'art prestigieux de Gide. Ce qu'on attaque, c'est son esprit. Et, sur ce point, on peut encore s'entendre. Si vous définissez l'intelligence la faculté de comprendre, d'accueillir, le désir de concilier toute chose, et, comme l'a dit Pascal, de « tenir tout l'entre-deux », au lieu de se réfugier pauvrement sur un extrême, alors il faut reconnaître en Gide le plus intelligent et le plus libre esprit de notre temps. C'est l'homme qui n'a jamais dit non, qui ne s'est refusé à rien, qui n'a gardé son âme intacte que pour l'offrir à toute chose, toujours, avec le même geste de ferveur inachevée. Il n'est point d'idée qu'il n'ait faite sienne, — un

instant ; point de sentiment qu'il n'ait suscité en lui, — un instant ; point d'être qu'il n'ait aimé, — un instant. Et de tous ces instants, il a composé une vie nomade et passionnée, éprise de tout et de tout libérée. Quand donc les adolescents qui répètent avec une mystique ferveur les versets des *Nourritures* et qui voudraient être ce Nathanaël auquel le Maître prodigua ses leçons, quand donc comprendront-ils ce que signifie, à la fin du livre, ce brusque adieu jeté au disciple qui s'était cru aimé :

« Quitte-moi ; quitte-moi ; maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. »

Mais l'intelligence n'est-elle que cet art stérile de courtiser les choses pour s'en défendre aussitôt ? Non, elle a tâche plus mâle : à elle les rudes accolades avec la vie, avec la réalité, qui ne se livre qu'à qui se donne lui-même, au bon ouvrier qui se confond avec son œuvre et, humble, s'ensevelit en elle. L'art, c'est encore du sacrifice. « Si le grain ne meurt » a écrit Gide en tête de sa dernière œuvre. Est-ce qu'un jour, lassée de son stérile détachement et des vaines arabesques de son vol, cette graine ailée, qui ne veut pas mourir, s'abandonnera, enfin consentante, au sillon qu'elle aura choisi ? Ou bien faudra-t-il achever la parole de l'Évangile et, au bas de la dernière page, inscrire le verset qui condamne : « Il ne peut porter de fruit » ?

Pierre CHAZEL.